

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DU BARON MICHAUX,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

L'année académique que nous venons de clôturer a été attristée par deux grands deuils : la Faculté de médecine a perdu ses vétérans M. le baron Michaux, auquel je suis chargé de consacrer quelques pages dans l'annuaire de l'Université, et M. Craninx, dont un de mes collègues retracera la vie de sa plume élégante.

Le baron Michaux, dans toute la vigueur de sa verte vieillesse, alors qu'il pouvait encore se promettre plusieurs années de sa vie, avait écrit dans un testament daté du 25 septembre 1885 les lignes suivantes, qui caractérisent bien son esprit d'ordre et son caractère simple et religieux : « Je demande que mes funérailles aient lieu sans apparat, avec les seules cérémonies religieuses, qu'il n'y ait à mon enterrement ni militaires, ni musique, ni couronnes de fleurs, ni uniformes, ni décorations apposées à mon cercueil, qu'il ne soit prononcé aucun discours, en un mot je désire être enterré en simple chrétien. Je veux aussi qu'un certain temps après ma mort on ne fasse pas d'oraison funèbre ni de biographie, par exemple, après le service que feront célébrer mes collègues de l'Université. »

Lorsqu'un humble ouvrier est conduit au cimetière, souvent un de ses compagnons de labeur répand sur son cercueil quelques paroles

d'adieu mêlées à ses larmes. Respectueux des dernières volontés de notre vieux Maître, nous avons dû accompagner en silence à sa dernière demeure d'ici-bas, la dépouille mortelle de ce grand travailleur, qui a consacré sa vie entière — une vie presque séculaire — au service de l'Université catholique et de la Belgique ; lorsque la famille académique a fait célébrer pour le repos de son âme le service traditionnel, dérogeant peut-être pour la première fois à un usage aussi ancien que l'Université elle-même, aucune voix n'a pu se faire entendre pour honorer cette grande mémoire. Notre vénéré Recteur a pensé qu'il ne manquerait pas au respect dû à la volonté dernière de l'illustre défunt en décidant qu'une notice funèbre lui serait consacrée dans cet annuaire. Le baron Michaux n'a pas défendu de buriner une inscription sur sa tombe ; cette simple notice sera comme une inscription tumulaire gravée dans un de ces *Annuaire*s qui en contiennent déjà tant. Elle témoignera que l'Université catholique n'a pu se résigner à garder complètement le silence, malgré ses recommandations testamentaires, autour d'un homme qui a jeté si longtemps sur elle l'éclat de ses services et de sa réputation.

Il y a quatre-vingt-deux ans, le 18 août 1808, naissait dans un modeste village de la Hesbaye, à Avennes, un homme qui devait jeter un grand lustre sur la chirurgie belge. Maximilien Remi Marie Michaux sortait d'une de ces fortes races où la santé physique et la santé morale sont héréditaires. Une âme vaillante dans un corps vigoureux constitue pour tout homme un don inestimable de la Providence ; il est surtout précieux pour celui qui est appelé au sanglant ministère des opérations chirurgicales.

Maximilien Michaux, après avoir terminé ses humanités au collège de Saint Trond, vint faire ses études médicales à l'ancienne Université de Louvain. En 1833, il y fut proclamé docteur en médecine et en accouchements. Il passa ensuite deux années à Paris où il se livra surtout à l'étude de l'anatomie, sous la direction de l'illustre Manec dont il était devenu le répétiteur et dont il resta l'ami. C'était une préparation à l'enseignement de l'anatomie descriptive, une préparation préméditée : dès 1833, en effet, nos vénérables Évêques mûrissaient le projet de doter la Belgique d'une Université catholique. L'abbé De Ram, malgré sa jeunesse — il n'avait que trente ans — était appelé au périlleux honneur de jeter les fondements de cette œuvre nouvelle et difficile et de chercher ses premiers collaborateurs. Un jeune professeur de l'ancienne Université, qui semblait dès lors avoir le rare don de diagnostiquer les qualités des hommes avec la même sûreté qu'il diagnostiquait leurs infirmités, M. Craninx, avait désigné, au futur Recteur, un de ses élèves comme digne à tous égards

de faire partie du corps enseignant : c'était Maximilien Michaux (1). Rappelé en Belgique et nommé professeur extraordinaire, il inaugura, en décembre 1835, le cours d'anatomie descriptive dans le vieil amphithéâtre de Réga. Ses débuts furent éclatants, il avait sans aucun doute toutes les qualités nécessaires pour le succès de son enseignement, mais il faut reconnaître que les circonstances le servaient à merveille. Ceux qui ont vécu à cette époque se rappellent encore, non sans émotion, l'exubérance de vie qui régnait dans la Belgique entière ; c'était comme un renouveau de jeunesse, une efflorescence de printemps : la patrie, dans la première ivresse de son indépendance, une Université rajeunie où la foi, la science et la liberté, trois filles du ciel, se donnaient la main, une jeunesse ardente écoutant avec avidité des maîtres jeunes aussi et animés comme elle du feu sacré.

M. Michaux aurait illustré l'amphithéâtre d'anatomie de la jeune école, mais il ne fit qu'y passer ; sa véritable vocation, c'était la chirurgie. « Pendant son séjour à Paris, dit M. Debaisieux, il a vu à l'œuvre des chirurgiens d'un rare mérite : c'était l'époque où Dupuytren, Roux, Sanson, Velpeau jetaient sur l'école chirurgicale française un éclat incomparable. La supériorité de ces hommes l'avait ébloui et l'envie lui était sans doute venue de marcher sur leurs traces. Du reste il était admirablement préparé par de solides études anatomiques, et il avait toutes les vigoureuses qualités du corps et de l'âme qui devaient plus tard faire de lui le Dupuytren de la Belgique » (2). Les circonstances encore une fois le servirent à souhait. Nommé chirurgien de l'hôpital St-Pierre en janvier 1836, il profita de sa situation pour faire une modeste clinique à quelques étudiants qui se préparaient au doctorat. C'est là qu'il acheva de se révéler, et lorsque, en 1836, on créa à Louvain la chaire de clinique chirurgicale et celle de médecine opératoire, le titulaire de ce double enseignement était tout trouvé : M. Michaux inaugura ces deux cours en octobre 1836 (3).

(1) Si je ne me trompe, c'est M. Craninx qui avait aussi indiqué le nom de deux de nos maîtres les plus éminents, M. le prof. Hubert et M. le prof. Hairion.

(2) On se rappelle la manifestation grandiose du 17 juin 1886, en l'honneur du baron Michaux, à l'occasion de son cinquantenaire de professorat. M. le professeur Debaisieux avait été chargé par le comité organisateur de porter la parole au vénéré jubilaire. Je ferai plus d'un emprunt à l'éloquent discours de mon collègue. Il a paru avec d'autres documents relatifs à cette solennité, dans le compte rendu publié par la typographie de M. Ch. Peeters.

(3) Il eut pour successeur dans la chaire d'anatomie Charles Windischmann, une des figures les plus sympathiques de notre Université renaissante. Windischmann réunissait des dons divers que l'on considère souvent comme incompatibles : une âme tendre, poétique, un esprit curieux de sonder tous les problèmes de la médecine, de la science naturelle et de la philosophie. L'étude de la médecine, écrivait-il, dans une dissertation sur la structure intime de l'oreille chez les reptiles, qui eut un grand retentissement en Allemagne et même en France, l'étude de la médecine

Rien ne manquait au jeune chirurgien pour aborder avec confiance et donner avec éclat l'enseignement de la clinique interne, rien sauf l'étiquette, s'il est permis de s'exprimer ainsi : il n'était pas docteur en chirurgie. En Belgique et peut-être en France il eût été le seul maître chargé d'enseigner les sciences chirurgicales sans avoir le titre de docteur en chirurgie. Sa légitime fierté ne s'accommodait pas de cette situation. Il lui était du reste facile d'en sortir : en 1837, il se rendit à Heidelberg. « Le temps que je passai à cette Université, une des plus renommées de l'Allemagne, dit-il, eut sur moi une influence qui ne s'est jamais effacée. Je fis là, la connaissance du célèbre Chelius père, qui pouvait être pris comme type du chirurgien clinicien » (1). Après une brillante épreuve, la Faculté de médecine d'Heidelberg conféra au jeune professeur de Louvain, le titre de docteur en chirurgie *magna cum laude*.

Honoré du titre doctoral, M. Michaux reprit avec une ardeur nouvelle l'enseignement des sciences chirurgicales et la pratique des opérations, on sait avec quel succès. Comme professeur il a contribué dans une large part à cette renommée de notre Faculté de médecine, qui depuis longtemps lui attire une si brillante clientèle d'étudiants. Sa réputation comme opérateur se répandit bientôt dans la Belgique entière. Il en résulta d'une part un magnifique développement du service chirurgical de l'hôpital de Louvain, où affluèrent de plus en plus les malades attirés par les succès opératoires de son chef, ou envoyés par ses élèves disséminés sur tous les points du pays. D'autre part son renom le fit appeler dans toute la Belgique et parfois au delà de ses frontières pour des opérations difficiles.

Les éclatants succès du professeur Michaux, dans l'enseignement comme dans la pratique des opérations, tiennent à des causes diverses qu'il n'est peut-être pas inutile d'analyser ici. Elles peuvent du reste se résumer en deux mots : une instruction solide et des qualités personnelles hors ligne.

La première préoccupation de M. Michaux, en abordant l'enseignement des sciences chirurgicales, fut d'augmenter sans cesse le fond de connaissances qu'il avait acquises à Louvain. à Paris et à Heidelberg. Ce fond, il l'enrichissait à une double source : ses observations personnelles et les observations des autres. Sa vaste clientèle de l'hôpital et du dehors lui fournissait chaque jour des objets d'étude. D'autre part, M. Michaux était un lecteur. Il connaissait les principaux

ne peut être séparée de celle de la bonne philosophie ; ce n'est qu'à cette condition que l'expérience perfectionnera cette première science. Windishmann, qui serait sans aucun doute devenu une des gloires de l'Université catholique, mourut à Hyères le 7 mars 1839, après deux années d'enseignement.

(1) Compte rendu, etc., p. 25.

ouvrages publiés par ses devanciers ; il se tenait au courant de tout ce qui se passait dans le monde médical et spécialement dans le domaine de la chirurgie. Son discernement exquis lui permettait de faire dans ses lectures un triage rapide et sûr des faits et des doctrines. Il en faisait, disait-il, trois lots : les erreurs qu'il rejetait, les bagatelles qu'il dédaignait, les notions vraies et utiles qu'il utilisait.

Ses succès tenaient en second lieu à ses qualités personnelles. Envisageons d'abord le professeur et tâchons de discerner ses qualités maîtresses. Avant tout, il aimait son art. D'ordinaire on fait mal ce qu'on fait à contre-cœur, on fait bien ce que l'on fait avec goût, on fait mieux encore ce que l'on entreprend avec passion. « Professeur par devoir, dit M. Debaisieux, M. Michaux le fut surtout par tempérament et par goût et l'on peut dire que le professorat a été la grande affaire, la passion dominante de toute son existence. Combien de fois ne lui avons-nous pas entendu dire que les plus belles heures de sa journée étaient celles qu'il passait au milieu de ses élèves ! »

M. Michaux avait le don d'infuser sa propre science aux auditeurs. Il ne manque pas d'hommes doués d'une grande instruction et animés du désir de la répandre, qui sont condamnés à la garder pour eux. Que leur manque-t-il donc ? L'éloquence. Je ne parle pas ici de la grande éloquence qui subjugue et entraîne les auditeurs. Dans l'enseignement on peut être éloquent à moins de frais. Que faut-il, en effet, pour réussir dans l'enseignement de la jeunesse ? Éprouver pour elle une sincère sympathie, qu'elle apprécie bientôt et qui captive son attention ; parler avec chaleur à des jeunes gens pleins de feu ; enseigner avec autorité : « on n'enseigne bien, disait un célèbre professeur de Montpellier, Lordat, que par des affirmations (1) ; » présenter la science sous une forme claire, précise et avec une méthode si logique que les objets se classent comme d'eux mêmes dans la mémoire des auditeurs. Le baron Michaux avait ce genre d'éloquence. « Sa parole, dit M. Debaisieux, était incisive et vibrante, forte comme son caractère, impérieuse et brève comme il convient à la vérité qui s'affirme, dédaigneuse de tout vain ornement, parce qu'elle était l'image exacte de sa pensée, et qu'il aurait sans doute craint, en voulant l'embellir, d'en altérer l'austère sévérité. »

Voilà le professeur ; un mot du chirurgien opérateur.

Le secret de ses succès réside encore une fois dans sa science et dans les qualités dont il était doué. Anatomiste de premier ordre, il connaissait dans ses menus détails la topographie de toutes les régions sur lesquelles il allait promener l'instrument ; l'enseignement de la

(1) Lordat avait soin d'ajouter que l'affirmation ne s'applique qu'aux faits bien établis et aux doctrines bien assises, ce qui constitue du reste le fond de l'enseignement.

médecine opératoire l'avait initié complètement à la technique chirurgicale. Joignez à cela une main naturellement forte et délicate comme celle du sculpteur, d'une habileté achevée par la pratique presque journalière des opérations les plus diverses. Ajoutons qu'avant d'aborder une opération quelque peu difficile, il ne manquait pas de s'en remémorer tous les détails, d'en prévoir tous les incidents; souvent il ne s'arrêtait pas là : que de fois ne l'avons-nous pas vu exécuter sur le cadavre le simulacre de l'opération qu'il devait pratiquer le lendemain sur l'être vivant! Pour lui assurer toutes les chances, l'homme ainsi armé possédait un sang-froid qui ne l'abandonnait pas un instant en face de ces situations souvent effrayantes où une erreur, ou bien une émotion qui obscurcirait la vue, ou ferait trembler la main, pourraient tuer le patient sur la table sanglante où on l'a apporté pour le guérir. Le sang-froid était la qualité dominante du baron Michaux; il le devait sans doute à sa vaste science et à son habileté manuelle mais surtout à un courage poussé souvent jusqu'à l'audace. C'est une des misères de l'homme que pour faire du bien à son semblable, il faille presque toujours le faire souffrir et souffrir soi même. Dieu seul peut faire le bien avec force et douceur, *fortiter et suaviter*. On s'imagine souvent que pour être chirurgien, il faut ne pas avoir d'entrailles. Quelle profonde erreur! Le chirurgien doit être humain; il doit pouvoir dire avec le poète romain : « Je suis homme et aucune souffrance humaine ne m'est étrangère. » Mais pour répondre pleinement à sa redoutable vocation, pour conserver le front serein, la tête nette, la main sûre au moment où il inflige à son semblable les souffrances les plus nécessaires sans doute, mais souvent les plus cruelles, il doit savoir refouler jusqu'au fond de son cœur les instincts les plus délicats et les plus rebelles de notre nature. Pour cela il lui faut le courage chirurgical, le plus rare de tous les courages, parce que c'est le courage à froid. Il le lui faut surtout à un degré presque surhumain quand il doit faire souffrir des enfants, pauvres petites douces créatures, qu'on apporte, frissonnantes et affarées, sur le lit d'opération.

Hâtons-nous d'ajouter que, de nos jours, le chloroforme a transfiguré l'amphithéâtre chirurgical et lui a enlevé dans la plupart des cas sa physionomie terrifiante. Le chirurgien redevient homme à moins de frais. Parmi les anciens élèves du professeur Michaux plusieurs se rappellent sans doute, comme moi, une scène enfantine d'un charme douloureux. Il avait fait une opération grave à un enfant heureusement endormi par le chloroforme; c'était fini et il disait sans doute en lui-même comme Ambroise Paré : « Je t'ai opéré, que Dieu te garisse! » Mais voilà le petit qui s'éveille; il promène autour de lui des regards inquiets. M. Michaux, lui tapant sur la joue, lui dit

en souriant : « C'est fini, petit ! » Brusquement l'enfant se laisse glisser de son lit ensanglanté, soulève dans un coin de la salle une petite blouse toute rapée dont il retire deux petits sous et se tournant vers le chirurgien, il les lui offre en lui disant : « Tenez, Monsieur, c'est pour vous, parce que vous m'avez guéri. » Le baron Michaux accepte ces deux petits sous sans dire un mot, parce qu'il n'aurait su parler, l'émotion lui serrant la gorge : mais il ne put nous cacher les grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Je sais que dans sa brillante et opulente carrière, jamais honoraires ne lui avaient fait autant de plaisir que ces honoraires de l'innocence et de la pauvreté.

Le baron Michaux, dans sa longue existence, a eu l'occasion de pratiquer toutes les opérations du catalogue chirurgical. Mais il avait une sorte de prédilection pour les plus difficiles. « Plus une opération, dit M. Debaisieux, exigeait de hardiesse, de force morale et de sang-froid, plus il était tenté de l'entreprendre. C'est ainsi qu'en 1840 il pratiquait pour la première fois la résection totale du maxillaire supérieur, opération redoutable qu'aucun chirurgien belge n'avait osé affronter avant lui. » Sa réputation lui procura de nombreuses occasions de répéter la même opération, et il devint un véritable spécialiste dans l'espèce. « Le traitement des polypes fibreux naso-pharyngiens, dit encore M. Debaisieux, présente de nombreuses connexions avec la résection des maxillaires. M. Michaux en avait fait un objet privilégié de ses études et de sa pratique. Je ne crois pas me tromper en disant qu'aucun chirurgien n'a réuni autant d'observations personnelles de polypes fibreux naso-pharyngiens ; aucun, à coup sûr, n'a fait autant que lui, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue pratique, pour la connaissance de cette redoutable affection et pour les progrès de sa thérapeutique. »

N'oublions pas, à côté du professeur et de l'opérateur, l'écrivain. M. Michaux n'a pas fait de travail de longue haleine. Ses écrits ont tous un cachet éminemment pratique et personnel ; presque toujours ils consistent dans l'exposé de résultats de sa pratique chirurgicale et comme elle était fort étendue, ces écrits sont nombreux. Je citerai parmi les plus importants le *Mémoire sur les résections de la mâchoire supérieure*, publié en 1853, où il décrit les opérations de ce genre qu'il a pratiquées et où il indique pour la première fois les procédés opératoires nouveaux et personnels qui sont pour la plupart devenus classiques aujourd'hui, et un mémoire de 1873, admirable de méthode, de simplicité et de clarté, où il résume toute sa pratique relative aux polypes fibreux naso-pharyngiens. On retrouve dans les publications de l'écrivain les qualités que nous avons indiquées chez le professeur et l'opérateur : un grand talent d'observation, un discernement sûr, une exposition claire et précise.

M. Michaux a eu la chance assez rare de voir son mérite apprécié dès son vivant par les corps savants, les gouvernements et le public. L'Académie de médecine, dit M. Debaisieux, créée par arrêté royal en 1842, n'était pas encore entièrement constituée qu'elle le désignait, à une grande majorité, pour compléter le nombre de ses membres. En 1853, il obtenait le titre, très recherché, d'associé de la société de chirurgie, et, en 1868, l'Académie nationale de Paris le nommait membre correspondant. Les distinctions honorifiques lui arrivaient de tous côtés. Officier de l'ordre de Léopold, officier de la couronne royale de Prusse, il semblait que son ambition n'eût plus rien à souhaiter lorsqu'en 1880 ses concitoyens lui donnèrent un témoignage nouveau d'estime et de confiance en lui décernant le mandat de sénateur. Pour un homme de sa trempe, cette nouvelle fonction ne pouvait être ni une sinécure ni une surcharge, et, malgré ses multiples occupations, il trouve encore le moyen de se rendre utile au pays en apportant au Parlement le secours de ses connaissances spéciales et en profitant de sa haute influence pour défendre, dans toutes les occasions, les intérêts de la profession. » Ses élèves lui ont prodigué à différentes époques les témoignages de leur estime et de leur respectueuse affection. A deux reprises, en 1857 et en 1868, ils lui avaient offert son portrait, et en 1873, son buste exécuté par M. Fraikin. Pour couronner ces honneurs, le 17 juin 1880, on célébra à Louvain le jubilé de cinquante ans d'enseignement du baron Michaux, par des fêtes splendides et inoubliables. Un des collègues du jubilaire, un de ses plus anciens élèves, a pu lui dire en toute vérité : « En me levant pour saluer un maître vénéré, je suis saisi de la grandeur du spectacle que nous avons sous les yeux. Quelle scène en effet : doyen des professeurs qui enseignent aujourd'hui dans les quatre universités belges, vous acheviez l'année dernière une étape d'un demi-siècle et, sans vous permettre une halte pour respirer, vous avez repris sans désespérer le fardeau de l'enseignement, résolu à ne le déposer que quand vos forces trahiraient votre courage.

» *L'Alma Mater* assiste, émue et reconnaissante, à votre triomphe jubilaire, *l'Alma Mater* qui a dû se rajeunir quatre fois dans ses Recteurs pour atteindre votre glorieuse longévité.

» Les compagnons de vos jeunes années, blanchis comme vous dans les nobles travaux de l'enseignement et dans le service de l'État, vous entourent de leur inaltérable affection. L'un d'eux, assis à mes côtés, me paraît plus heureux des honneurs qu'on accumule aujourd'hui sur votre tête que de ceux qui l'attendent lui-même dans quelques jours (1).

» Vos élèves de tous les âges, les vétérans déjà courbés sous le poids

(1) M. le professeur Van Beneden dont on a célébré trois jours après le jubilé de cinquante ans.

du jour et de la chaleur, et les Benjamins de la maison dans toute l'ardeur de leurs jeunes années, se pressent autour de vous dans une pieuse mêlée.

» Nos vénérables évêques s'associant à cette fête de la grande famille universitaire, vous envoient une lettre collective où ils proclament les services que vous avez rendus à l'enseignement et vous adressent un témoignage flatteur de leur reconnaissance.

» Enfin, pour achever la majesté de ce tableau, le Roi, à votre insu, fait inscrire votre nom dans le livre d'or de la noblesse, et comme rien ne doit manquer aux heureuses émotions de cette journée, il vous envoie l'avis officiel de cette auguste faveur par un de ses Ministres (1), qui est en même temps l'un de vos plus anciens et de vos plus fidèles amis » (2).

Dans l'intimité, le baron Michaux avouait volontiers que ces honneurs accumulés auraient laissé un grand vide dans son cœur, si la Providence ne lui avait accordé au foyer domestique des satisfactions plus profondes et plus intimes : une compagne incomparable et une fille digne de lui qui lui rendaient avec usure l'affection qu'il leur avait vouée.

Jusqu'ici nous n'avons guère parlé que du professeur et du chirurgien. Retournons-nous un moment vers l'homme et tâchons de dessiner sa silhouette physique et morale.

Le baron Michaux possédait ce que les médecins appellent volontiers une belle organisation : une taille élevée et droite, un buste large et solide, une tête puissante. Si nous ajoutons, pour compléter le signalement, une démarche ferme, un regard hardi, une parole brève et autoritaire, vous ne vous étonnerez pas qu'on l'ait pris souvent pour un général en tenue civile.

Il était avant tout l'homme du devoir : « Manquer une leçon, dit M. Debaisieux, arriver une minute après l'heure, étaient des licences qu'il a toujours ignorées et que sa sévérité envers lui-même, son respect à la règle eussent trouvé sans excuses. » Cette fidélité au devoir, on peut dire qu'il l'a poussée jusqu'à l'héroïsme. Dans les derniers temps de sa vie, alors que la vieillesse commençait à l'appesantir et à lui rendre le travail quotidien plus pénible, alors que certains accidents parésiques avaient amené ses amis à lui conseiller le repos, il trouvait dans son énergie morale la force de continuer son enseignement. Il avait dit, dans une circonstance solennelle, aux fêtes de son cinquantenaire : « Je continuerai mes fonctions à l'Université catho-

(1) M. Thonisser, ministre de l'intérieur.

(2) Compte rendu. Toast du professeur Lefebvre au banquet qui a couronné la fête jubilaire.

lique aussi longtemps que Dieu daignera me conserver la tête, les yeux et la main. » Il a tenu noblement sa parole. Le mardi 15 mars dernier, il pratiquait à sa clinique, avec son habileté et sa sûreté habituelles, une opération importante ; le mardi suivant, debout dans cet amphithéâtre qu'il avait illustré, il donnait encore une leçon qui n'eût pas été la dernière si les vacances n'avaient dispersé ses élèves. Douze jours après, le lundi 31 mars, il ne put se lever à son heure matinale habituelle. Ses amis constatèrent un certain affaiblissement, mais on s'était presque habitué à le considérer comme invulnérable ; on espérait qu'il n'avait besoin que d'un peu de repos, semblable au soldat épuisé par la lutte, qui s'étend sur le champ de bataille pour un somme de quelques heures. C'était une illusion de l'amitié : la marche des accidents nous obligea bientôt de reconnaître que c'était sa dernière maladie.

L'énergie, la droiture, la franchise, étaient les qualités maitresses du baron Michaux, une franchise que l'on aurait pu trouver parfois un peu âpre si sa bonté native n'avait percé à travers cette apparente rudesse, car le baron Michaux était essentiellement bon et dévoué. « Si vous avez conquis notre affection, lui disait M. Debaisieux à sa fête jubilaire, c'est que nous avons découvert en vous — à travers une cuirasse dont le défaut n'est peut être pas toujours facile à trouver — un cœur sincèrement et profondément dévoué à tous ceux qui n'en sont pas indignes. Les vaines paroles, les fallacieuses promesses, les fins de non recevoir habilement dissimulées sont incompatibles avec la droiture de votre caractère. A ceux qui vous demandent un appui, vous répondez par des actes, apportant au service de ceux que vous désirez obliger, la même persévérance, la même indomptable volonté que s'il s'agissait de l'accomplissement d'un devoir. »

Le baron Michaux était profondément religieux ; son caractère se reflétait jusque dans sa piété : Il craignait Dieu mais il n'en avait pas peur. Il avait sans doute pris pour devise la parole des anges annonçant la naissance du Rédempteur : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » Il remplissait avec une grande exactitude ses devoirs de chrétien, mais il les remplissait avec une aisance sereine et presque joyeuse qui rendait sa piété aimable et communicative. Cette sérénité religieuse semblait s'accroître avec le progrès des années ; comme il avait toujours suivi la ligne droite qui mène à tout, même au ciel, il s'acheminait tranquillement et bellement sur la route de l'éternité, et quand il se trouva face à face avec la mort, il n'éprouva pas un moment de trouble. Dès le second jour de sa maladie, alors que son état n'inspirait pas encore d'inquiétude sérieuse, il demanda lui-même les derniers Sacrements. Comme le prêtre, rassuré par les apparences, lui faisait quelques objections à l'égard d'une mesure religieuse qui

semblait prématurée, le baron Michaux insista : « Je suis maintenant, dit il, en pleine connaissance, on ne sait pas ce qui peut arriver. » La pieuse cérémonie achevée, il dit à son entourage : « Me voilà bien content. » Pendant les dix jours que dura encore sa maladie, à travers des phases souvent pénibles, il ne laissa pas échapper une plainte, un regret ou une inquiétude. Un de ses amis intimes, témoin de ce stoïcisme chrétien, lui dit : « Vous n'avez donc pas peur de mourir ? » et le vieux chirurgien lui répondit avec la plus grande simplicité : « Est-ce que j'ai jamais eu peur de rien ? »

La mort du baron Michaux laisse un grand vide dans notre Université : Ce n'est pas un homme qui disparaît, c'est une génération, la première génération de ses professeurs. Mais non, je me trompe : heureusement il reste encore parmi nous un de ces vétérans qui comme Maximilien Michaux, son contemporain et son ami, a vu sortir l'Université de Louvain des entrailles de la libre et catholique Belgique, et qui, avec lui, aurait pu signer comme témoin son acte de naissance. La perte est plus intime, plus personnelle, pour la Faculté de médecine. Tous sans exception, nous avons été ses élèves et quoiqu'il nous traitât avec la familière affection d'un collègue ou d'un ami, nous le considérions toujours comme notre maître et notre chef. Volontiers nous nous laissions aller à croire qu'il resterait longtemps encore à notre tête. Sa disparition soudaine a provoqué cette impression de stupeur et d'inquiétude que produit parmi les siens la chute d'un chef aimé sur le champ de bataille.

Ainsi passent les hommes les plus forts, hélas ! et les meilleurs. Mais l'*Alma Mater* reste. Obéissant à notre filial dévouement envers elle, plus encore qu'à notre serment, nous avons repris notre fardeau avec une ardeur douloureuse encore, mais virile, avec un courage attristé, mais invincible.

Docteur LEFFBURE,
professeur à la Faculté de médecine.